

Nouvelles perspectives en sciences sociales



Avant-propos

Agir grâce à, avec, pour, face à, malgré, contre, sans la nature?

Denis Martouzet

Volume 14, numéro 2, mai 2019

Sur le thème : Nature et action

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1062505ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1062505ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (imprimé)

1918-7475 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Martouzet, D. (2019). Avant-propos : agir grâce à, avec, pour, face à, malgré, contre, sans la nature? *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 14(2), 15–22. <https://doi.org/10.7202/1062505ar>

Tous droits réservés © Prise de parole, 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Avant-propos

Agir grâce à, avec, pour, face à, malgré, contre, sans la nature?

DENIS MARTOUZET

Université François-Rabelais, Tours

Philippe Descola, commentant son ouvrage *Par-delà nature et culture*¹, pose l'entière du problème :

On peut même penser que l'anthropologie est née du défi de donner une réponse à ce scandale logique que constituaient, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les informations rapportées par des missionnaires, des explorateurs, des marchands et les premiers ethnographes. Informations qui tendaient toutes à souligner le fait que, un peu partout dans le monde, des gens n'établissaient pas une distinction nette entre les humains et les non-humains. C'était d'autant plus surprenant qu'à l'époque, chez nous Européens, cette distinction entre la sphère de la nature et la sphère de la culture avait fini par acquérir sa forme définitive.²

Deux mondes s'opposent. L'un est occidental et repose sur une distinction, qui s'apparente à une opposition, entre deux catégories :

¹ Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

² Philippe Descola, « À propos de Par-delà nature et culture », *Tracés. Revue de sciences humaines*, n° 12, 2007, p. 231-252, <http://journals.openedition.org/traces/229>, consulté le 03 mai 2019.

être « localisé », dans l'une, interdit de l'être, dans l'autre. L'autre, non-occidental, propose que ces sphères, quand bien même elles sont éventuellement pensées, ne le sont pas comme des catégories absolument étanches aux contours absolument nets. L'impact de son ouvrage, à replacer bien évidemment dans un contexte plus général qui l'a rendu possible ainsi que sa diffusion, a conduit à reconsidérer dans toutes les sphères de l'action et à toute échelle, comme dans toutes les disciplines, les relations entre nature et culture.

Le propos de la livraison de ce mois de mai 2019 de *Nouvelles perspectives en sciences sociales* est de porter un regard non sur l'ensemble des dimensions relatives à ce débat, bien évidemment, seulement sur la relation entre nature et action, sans réduire l'ensemble de ce que recouvre la culture à la seule action, puisque celle-ci peut être considérée comme un moment particulier, où l'acteur implique et synthétise tout ce qu'il est sur le plan individuel et sur le plan culturel. L'individu n'est pas pur produit culturel, ni pure autonomie. Relation entre ces deux dimensions, il pense la nature et il pense l'action, notamment l'action sur la nature, d'une façon à chaque fois spécifique, relative à lui-même et ancrée culturellement. La destabilisation provoquée par Descola, la remise en cause de la conception de la relation entre culture et nature ont sans doute permis l'affirmation un peu plus prononcée de multiples conceptions personnelles de la nature comme de l'action (et des valeurs qui y président). Le relativisme que l'on ne pouvait que constater, suite à Montaigne, à l'échelle du Monde lorsque celui-ci est définitivement apparu comme fini et connu, se retrouve à l'échelle de chaque société, chaque institution, chaque groupe, voire chaque personne.

Dans une optique relationnelle, pour ce numéro thématique « nature et action », il s'agit plus d'examiner le « et » que la « nature » ou l'« action », sans pour autant nier tout intérêt à ces deux objets qui construisent la relation, le « et », qui, en retour, les construit aussi. Mais le schéma ainsi esquissé n'est pas complet. Il nous faut ajouter le « qui? ». Qui pense la nature? Qui pense l'action (et éventuellement agit)? L'analyse du « qui? », à condition

de le replacer dans son contexte d'action et dans son contexte culturel, montre différentes possibilités pour donner du corps à ce « et ».

Si l'on se place du côté de l'action, il apparaît qu'on agit parfois grâce à la nature, parfois avec la nature, parfois pour elle, parfois face à elle, parfois malgré, parfois contre, parfois sans elle. Et souvent tout à la fois grâce à, avec, pour, face à, malgré, contre et sans elle. Ainsi, agir grâce à la nature donne à celle-ci le statut de ressource, que cette ressource soit matérielle ou immatérielle. Agir avec la nature lui confère le statut de partenaire, comme si elle-même agissait avec les humains. C'est alors un actant ou un ensemble d'actants. Agir pour elle l'élève au rang de valeur et sa préservation devient un objectif et une responsabilité³. Agir face à elle est le fait de ceux qui voient en elle une contrainte, parmi d'autres, pour mener à bien leur action, la nature est alors évaluée, elle entraîne un coût supplémentaire. Agir malgré la nature revient au cas précédent mais teinté d'une forme de regret, celui de ne pouvoir agir autrement : on évalue les bienfaits de l'action supérieurs aux effets qui en découlent aux dépens de la nature mais sur un autre plan on évalue négativement cette évaluation, mais pas suffisamment pour y renoncer. Agir contre elle peut prendre deux allures : la nature et, plus exactement, les effets de l'action qui lui portent atteinte sont des dégâts collatéraux qu'il est possible de chercher à éviter, réduire ou compenser⁴... ou non ; ou bien la nature est un obstacle à l'action humaine, voire à l'humanité, une image de sa finitude et il s'agit alors d'en réduire la place. Enfin, agir sans la nature, y être totalement indifférent, ne pas s'en préoccuper, volontairement ou par ignorance, est le reflet d'une amoralité si l'on veut bien concevoir qu'agir pour elle est de l'ordre de la moralité et contre elle de l'ordre de l'immoralité. Cet éventail n'est pas complet, il y a possiblement d'autres modalités relationnelles entre l'action et la

³ Hans Jonas, *Das Prinzip Verantwortung : Versuch einer Ethik für die technologische Zivilisation*, Frankfurt am Main, Insel-Verlag, 1979.

⁴ Ministère de l'écologie, du développement durable, des transports et du logement, *Doctrine relative à la séquence éviter, réduire et compenser les impacts sur le milieu naturel*, Paris, 2012.

nature. Il n'est pas précis non plus puisque l'analyse de toute action relativement à la nature montre qu'aucun cas particulier d'action n'entre strictement dans un seul des types énoncés précédemment. Les auteurs des textes qui composent ce numéro de *Nouvelles perspectives en sciences sociales* qui, traitant de cette relation, se situent plutôt du côté de l'action, qu'elle soit individuelle ou collective, se positionnent explicitement ou implicitement dans un ou plusieurs de ces types.

Si l'on se place maintenant du côté de la nature, c'est-à-dire selon la conception et la valeur qu'on lui donne, une action est alors réputée bonne, acceptable, nuisible.

Plus précisément deux questions se posent. Premièrement, en quoi nos actions révèlent nos conceptions de la nature ? En quoi et de quelles manières nos actions, parce qu'elles modifient la nature, non seulement en fonction des moyens dont nous disposons et en fonction des objectifs d'organisation de la société, mais aussi en fonction de ce que nous savons, pensons et disons d'elle, révèlent nos représentations et conceptions de celle-ci ? L'action collective, au sens large, qu'elle prenne la forme de la gestion, de la planification ou du projet, la mise en œuvre de politiques publiques ou de textes législatifs, révèle la manière dont la société ou des groupes qui la constituent pensent la nature comme objet, mais aussi comme organisation, comme structure, comme patrimoine, comme paysage, comme potentiel... Trace du passé à retrouver, indice d'un avenir à construire, élément d'un présent à préserver ou modifier, la nature n'est que très rarement envisagée comme une totalité dans nos actions. Des pans entiers peuvent être mis de côté, des points de vue peuvent être avancés, d'autres masqués ou ignorés. Deuxièmement, en quoi et de quelles manières la nature détermine nos actions ? La nature apparaît tour à tour comme modèle (modèle esthétique, modèle fonctionnel, source d'inspiration technique...), comme contrainte à l'action (elle ne propose que ce dont elle dispose), comme défi (habiter durablement la planète) et comme risque (risques naturels majeurs). D'une façon générale, la nature, par les éléments qu'elle présente à l'homme et à la société, permet ou favorise, oblige ou

interdit tels et tels types d'action. La prise en compte de la nature de la nature, de ce qu'elle représente en termes de potentialités (du potentiel de développement touristique et de valeur patrimoniale jusqu'aux risques naturels), nous conduit à penser comme possibles ou impossibles, comme intéressants ou à éviter certains types d'actions plutôt que d'autres.

Les textes présentés ici relèvent de l'un ou de l'autre de ces questionnements.

Le premier texte, proposé par Frédéric Ducarme, part du principe que la nature doit être conservée. Aussi, quelle conception de la nature conduit ou incite à cette obligation? L'auteur propose alors un examen de quatre définitions de la nature qui, au-delà, renvoient à quatre conceptions pour s'attacher ensuite aux types d'actions qu'il est possible de mettre en œuvre, en accord avec ces conceptions de la nature, pour finalement montrer qu'une conception trop étroite de la nature ne permet pas, à l'échelle mondiale, c'est-à-dire l'échelle de la crise écologique, de la conserver et de la protéger.

Aurélien Allouche de son côté centre son propos sur l'intendance écologique, en posant la question de celle-ci comme action collective ou comme action individuelle : qui est intendant, qui peut l'être, qui doit l'être? L'auteur aborde, notamment, la question de l'action envers la nature relativement aux intentions qui président à ces actions. Parfois sans préoccupation environnementale, l'action apparaît comme bénéfique. Inversement, alors que l'intention est « écologiquement bonne », sa mise en œuvre et les conséquences de celles-ci sont, de façon plus ou moins localisée, catastrophiques.

Bertrand Sajaloli et Étienne Grésillon prennent pour point d'entrée un acteur institutionnel majeur et surtout exerçant une influence plus ou moins prononcée à l'échelle internationale : l'Église catholique. Pas universellement reconnue dans la société civile comme acteur se préoccupant de la nature et de sa protection, l'Église catholique renforce pourtant son poids dans l'action écologique, par la production de textes et par des discours dans lesquels cette préoccupation prend une part importante, sinon

première. Le propos des auteurs est, en première lecture en tout cas, de montrer que la saisie de cette question par cette Église et, plus encore, une saisie de cette question *via* une « écologie intégrale » est aussi la possibilité de réaffirmer, de consolider et de diffuser un discours beaucoup plus large, englobant « la bioéthique, l'éthique planétaire, les justices sociales, environnementales et intergénérationnelles, les dimensions spirituelles de la personne s'associent aux versants écologiques biologiques et humains [...] » et « dénonçant violemment le consumérisme, le paradigme techno-économique, la financiarisation planétaire de l'économie [...] ». L'action sur la nature (ici dans un discours qui revêt alors un caractère injonctif) est action globale.

Marion Brun, Francesca Di Pietro et Denis Martouzet abordent cette même question de la relation entre action et nature non plus par des conceptions de la nature, des conceptions de l'action ou des discours globalisant mais par de « petits bouts de nature » que sont les délaissés urbains, ces parcelles généralement peu étendues, laissées à l'abandon et que la nature reconquiert peu à peu. Relativement aux autres textes, dans celui-ci, la nature est abordée sous l'angle des représentations, différentes selon que les personnes sont amenées à gérer ces espaces, à en être le propriétaire, le voisin, l'usager..., et non celle des conceptions élaborées culturellement, philosophiquement ou dans le cadre d'une religion. Les représentations sont, elles, plus ancrées dans le contexte social, spatial, temporel, elles sont plus en lien avec la dimension quotidienne des pratiques. Il apparaît ainsi que les statuts des personnes, leurs pratiques et plus généralement leur relation à ces espaces orientent la représentation qu'ils en ont : par exemple, le fait d'être propriétaire, public ou privé, d'un tel délaissé urbain augmente la propension à le voir comme un espace à projet. La « nature » qui a pu s'y développer n'est alors que transitoire.

Comme dans le précédent texte, Déborah Beckaert et Saïda Houadfi ancrent le leur dans un espace singulier : le zoo urbain. Espace très particulier quant au caractère « naturel » de la nature qui y est présente et présentée, le regard qui est porté dessus, par les visiteurs comme par les professionnels qui y

travaillent et, surtout, les dires relatifs à ces regards montrent l'impact que peut avoir une scène ordinaire, voire banale, dans un zoo sur la prise de conscience de la valeur de la nature ou de l'attention qu'il s'agit d'y porter. Mais si le zoo sensibilise, il instrumentalise aussi la nature.

Les deux derniers textes, celui de Claire Graziani-Taugeron et René Audet et celui de Fabien Jakob ne ressortissent pas de ceux qui sont ancrés dans les conceptions, ni de ceux qui examinent un type particulier d'espace. Ils traitent de processus en œuvre dans l'action collective. Le premier aborde la question des dynamiques associatives dans des territoires insulaires et l'une des conclusions que l'on souhaite faire apparaître ici est que l'action sur, avec, pour la nature ne peut être qu'accompagnée de dimensions autres : « s'engager pour la protection de l'environnement en milieu insulaire, c'est aussi s'engager pour la préservation de traditions, de savoir-faire, d'une langue, d'un rapport au territoire particulier », rejoignant en cela l'analyse de Bertrand Sajaloli et d'Étienne Grésillon.

Fabien Jakob aborde la nature sous la figure du risque, le risque d'avalanche dans les Alpes Suisses. Le processus décrit et analysé est celui de la patrimonialisation d'un savoir-faire ancestral de gestion de ce risque par des actions (aménagement) sur la nature (la montagne) dans une optique anthropocentrée (protection des biens et des personnes). Il s'agit en fait de la patrimonialisation d'un mode spécifique de relation, entre nature et culture, plaçant cet article au cœur de la mission de *Nouvelles perspectives en sciences sociales* : la relation.

Diverses transversalités drainent l'ensemble de ces textes et, si elles ne sont qu'implicites dans certains d'entre eux, elles permettent de les lire d'autres manières. Ces textes traitent de conceptions de l'action et de conceptions de la nature : il serait possible de les réinterroger à partir des représentations des acteurs en jeu, mais aussi des discours. Ils mobilisent aussi des questionnements relatifs à la nécessaire interdisciplinarité mise en œuvre (par exemple entre géographie et sociologie pour Déborah Beckaert et Saïda Houadfi ; entre épistémologie écologique et sociologie

pour Aurélien Allouche, entre philosophie, écologie et sémiologie pour Frédéric Ducarme ou encore entre mécanique des fluides, météorologie, informatique, histoire et sciences sociales pour Fabien Jakob). Le lecteur saura trouver d'autres lectures transversales.